

Présentation autour de la naissance du patriarcat

Résumé

En Rome antique, la naissance de la démocratie au sein d'un organe de pouvoir organisateur de la communauté de patriarches puise ses référents dans la gestion de la sphère domestique, à travers des processus de différenciation entre le féminin et le masculin. L'origine du politique est donc patriarcale. La gestion inégalitaire des surplus de l'agriculture et de la guerre entre les clans a formé l'espace du politique. Le pouvoir politique mesuré en fonction de la propriété des terres cultivables et des esclaves y travaillant délimitait la force politique du chef du *domus* (le domaine). Ainsi, le *pater familias* (*pater*: père du domaine, *familias*: l'ensemble des esclaves) est un homme à qui on a attribué un ensemble de valeurs qui ont construit son identité masculine. La masculinité s'est donc construite dans l'élaboration du politique. La féminité s'est d'abord construite comme outil du politique (comme reproductrice des humains de la cité, confidente et médiatrice des rapports sociaux de propriété pour le *pater familias*). La mythologie gréco-romaine et la production des écrits historiques de l'époque de la Rome antique raconte une identité féminine ennemie du pouvoir politique pour maintenir l'ordre de la succession patriarcale des richesses. (idée tirée de Michèle Riot-Sarcey, 2010, chap. *La démocratie athénienne et les femmes*, pp.26-48)

Les communautés humaines sous la différence des sexes

L'homme se développe par le travail et par les outils qu'il fabrique. Ainsi, l'outil a été fabriqué par l'homme, mais il a fabriqué l'homme à son tour. La main fut le premier outil de l'homme et l'outil transforma la main à son tour. Le développement de l'outil stimule la croissance de l'intelligence et de la dextérité de la main. Le besoin d'organisation sociale, tel la planification de la chasse, développe le langage. Ainsi, l'humain est un produit du monde naturel comme il transforme son environnement par son travail. De ce fait, remarquons que le travail est le médiateur entre l'homme et son environnement; il est également le mode de socialisation dominant d'une société et donc le fondement de la culture, des normes et des valeurs. Le travail crée l'homme et l'homme crée le travail à son tour. « La main n'est pas seulement un outil de travail, elle a également produit le travail.¹»

De cette compréhension de la dialectique du vivant avec son environnement, s'y trouve selon nous

¹ Engels dans Sharon Smith, « Les origines de l'oppression des femmes », Traduit et adapté par John Mullen, Le texte original a été publié dans *l'International Socialist review*, Consulté le 2 juin 2011: <http://tintinrevolution.free.fr/fr/smithorigines.html>

l'explication de la naissance et par extension, peut-être un moyen d'envisager la mort du patriarcat. Le mode de production détermine le mode par lequel la société se reproduit. Ainsi, les femmes sont les médiatrices de cette reproduction, voire d'une symbolique qui provient de l'extérieur d'elle-même. L'activité humaine produit de l'idéologie, nous croyons donc que c'est en observant l'organisation du travail que nous saisissons le moment de l'émergence du patriarcat. De cette compréhension, nous saisissons trois périodes marquantes de l'histoire l'activité humaine, soit le communisme primitif, la période agraire et sédentaire et les sociétés modernes. Nous allons nous pencher sur la charnière historique entre le communisme primitif et la période agraire sédentaire parce que cette période marque la grande défaite des femmes au sein des communautés. Les sociétés de chasseurs-cueilleurs étaient nomades et vivaient principalement de fruits et de racines. Les produits de la chasse et de la pêche ne composaient pas la base de l'alimentation. Bien que la division sexuelle du travail était bien rigide, les femmes étaient garantes de l'économie de subsistance et bénéficiaires d'une grande autonomie dans leurs secteurs d'activités. Le pouvoir spirituel était partagé de part et d'autre des sexes, soit entre la vieille et le vieux sage. Le système de parenté matrilineaire dans beaucoup de communautés étudiées démontre que son fonctionnement est lié à la gestion égalitaire des richesses du clan et à une liberté sexuelle exercée autant par les femmes que par les hommes. Les études anthropologiques au sein des sociétés autochtones, comme les Guaranis par exemple, témoignent d'une culture non violente où les enfants appartiennent à tout le clan et où le désir de posséder, d'user d'autorité sur autrui n'est pas toléré. Au sein de leur culture, la domination, l'agressivité et l'accumulation des richesses sont carrément non valorisées et réprimées. La descendance matrilineaire fait en sorte que seules les femmes savent les liens de sang de leurs enfants et elles ont généralement droit à un seul enfant chacune. Tous, de part et d'autre des sexes, ont droit à plusieurs partenaires sexuels comme à un(e) seul(e) s'ils le veulent. Tous les enfants sont pris en charge par la communauté et sont considérés comme des biens communs. Les femmes produisent des biens et les échangent dans un rapport social avec les hommes et les femmes. Elles ne sont pas des biens échangés. La culture est basée sur la production de moyens d'existence et la reproduction de l'espèce en fonction des nécessités de la vie immédiate. Des jésuites ont rencontrés des Montagnais-Naskapi du Canada et ils témoignent être percutés par l'égalité des rapports et la liberté y jaillissant. Le Père Paul Lejeune, en 1634, décrit les Naskapi: « Ils ne peuvent pas supporter le moins du monde ceux qui ont envie d'être supérieurs aux autres ; toute leur idée de la vertu est douceur et apathie² ». Aussi, des Naskapi expriment leurs non compréhension des Jésuites en déclarant: « Tu es insensé. Vous, les Français, vous aimez seulement

2 *Ibid.*

vos propres enfants ; nous aimons tous les enfants de la tribu ³».

La naissance du patriarcat comme système d'exploitation

Le développement technique permet l'agriculture et l'élevage des bêtes. Dans un même souffle, il transforma les groupes de chasseurs-cueilleurs et provoqua la production de surplus agricoles. Ainsi, aux premiers moments de la période sédentaire-agraire, la distribution des richesses fut égalitaire au sein de la communauté. Par contre, une distribution inégale s'est développée et le pouvoir politique émergent fut approprié par ceux qui possédaient davantage de bêtes, d'outils et de terres fertiles. L'économie du don déterminait les rapports sociaux en soumettant les individus aux obligations de donner, de recevoir et de rendre. Ces rapports sont observables dans les différents rituels de potlatch où, par ailleurs, s'introduit la distribution de biens en hiérarchie. La régulation de ces échanges par ces rituels organise la circulation des biens et du droit. Ainsi, l'inégalité dans les échanges produit un ordre normatif, soit l'obligation par tous de reconnaître l'ordre légitime de la force militaire, religieuse, économique et juridique des familles privilégiées par l'accumulation. Celui qui donne davantage élève son statut et met l'individu incapable de donner également dans une position de servitude. Cependant, il y a une valeur de reconnaissance de la part de l'individu en position d'autorité. Par exemple, les femmes reçoivent une sorte de paiement symbolique pour leur travail sexuel et reproductif. L'échange demeure un moteur et aussi un prétexte sur lequel se forment les rapports sociaux. Le don et le contre-don engendrent l'univers symboliques assurant la reproduction de la communauté. Le prestige émis par les hommes possesseurs de surplus les responsabilise de l'organisation de la production et de la distribution. De ce fait, ils deviennent donc les premiers chefs politiques parce qu'ils semblent porter en eux-mêmes la capacité à attirer des richesses. Afin de consolider leur pouvoir, des alliances entre clans sont formées grâce à des mariages; ainsi se forme un mode de reproduction qui demande à être soumis au contrôle de la communauté des patriarches.

Les femmes de patriarches deviennent donc des outils de médiation, d'alliance et d'affirmation du prestige des chefs et de leurs clans. Précisons qu'il se forme une séparation entre les femmes des patriarches et les femmes des hommes subalternes. Pour ce qui est des classes subalternes, l'éloignement du lieu de travail et le besoin en reproduction de la main-d'œuvre enferment les femmes dans la sphère privée et le travail domestique. L'homme responsable de la chasse s'additionne l'élevage des bêtes, s'approprie la terre et développe ainsi son pouvoir politique en

3 *Ibid.*

fonction de son pouvoir de production. L'organisation de la production transforme donc l'organisation de la reproduction générationnelle. La réciprocité des échanges perd son sens dans la possession inégalitaire des richesses. L'introduction de la propriété privée détermine donc le rapport politique, économique et religieux dans son ensemble. L'étude de la mythologie gréco-romaine nous démontre que la transformation des rapports de genre est liée à l'introduction des rapports sociaux d'appropriation. Nous observons, du passage du mythe de Pandore à la chrétienté, une mutation du féminin et du masculin émanant de la formation des rapports de propriétés.

La naissance du politique enlacée à l'entité masculine

L'étude des écrits des historiens de la Rome antique nous révèle, par-devers leurs prétentions à « la poursuite du politique par d'autres moyens », vouloir exclure et enfermer l'identité féminine dans l'incapacité, voire même dans une entité menaçante à l'exercice du pouvoir. Les propriétaires terriens sont les pères (*pater*: détenteur du pouvoir juridique) de leur domaine (*domus*: ensemble de la maisonnée, des biens et des personnes) et de leur famille (*familias*: ensemble des esclaves y travaillant). Le politique est donc né de ces rencontres entre *patres familias* pour discuter de la gestion des propriétés terriennes, des stratégies guerrières pour la conquête de nouveaux territoires et des conflits émergents. Pour nous situer, nous nous référons ici aux écrits de Tacite sur la période du règne du roi Auguste au règne du roi Néron, de l'an 14 à l'an 68, rédigé au II^e siècle. Rapidement, du passage de la république aristocratique au modèle monarchique, le rapport égalitaire entre *patres* au sénat est hiérarchisé par le roi Auguste qui déclare la République restituée (*la res publica restituta*). Un seul *domus* règne nouvellement sur l'ensemble des propriétés aristocratiques (le *domus* impérial d'Auguste) et le prince (*princeps*: le premier parmi les pairs) s'érige au dessus des *patres familias*. Ce qui nous intéresse ici, puisqu'il nous paraît nécessaire et important d'interroger le monde à partir d'une grille féministe, demeure la formulation du politique enlacée à celle du statut masculin du *pater*.

Il y a donc une consolidation du masculin comme élément caractérisant la détention unique de la faculté à exercer le pouvoir, phénomène que nous pouvons constater à travers les écrits qui peignent la féminité comme une antinomie du pouvoir. La contamination du pouvoir en place par les femmes cause donc les misères du politique selon Tacite. Les mères, les épouses et les sœurs sont donc accusées d'être hystériques et obnubilées par un désir démesuré pour la richesse et le pouvoir. Les princes qui exercent le pouvoir avec un excès de violence ou un manque d'autorité ont des comportements qui reposent sur la faute d'une femme castratrice, tyrannique et guidée par des passions insoutenables qui enjôlent les hommes. Les identités féminine et masculine s'élaborent

donc dans la formation du pouvoir comme des opposés, des antithèses.

Tacite écrit: « à partir de ce moment, la cité fut renversée; tout obéissait à une femme, qui ne se jouait pas, comme Messaline, pour satisfaire ses sens, de la puissance romaine. Esclavage strict et quasiment viril; à l'extérieur, austérité, plus souvent, même, orgueil, rien d'impudique à l'intérieur de sa maison, sinon lorsque cela servait sa domination. Un désir de l'or sans limites, qu'elle couvrait du prétexte de fournir des ressources au pouvoir » (Tacite, Annales 12.7.3)⁴.

L'extérieur du *domus* devient un espace réservé aux hommes et l'intérieur du *domus* demeure un espace où les femmes exercent leurs travaux dans la servitude du *pater familias* (l'origine de la sphère privée et publique). Précisons que la relation conjugale basée sur la confiance et la concertation au sujet de la gestion du *domus* et des questions politiques est désagrégée par une méfiance de la féminité considérée nocive à l'exercice du pouvoir. Ainsi, la virilité est construite sur l'éthique de la gouvernance politique, soit la capacité de l'homme à dominer sa personne ainsi que celles lui appartenant, où il impose sa norme sur les femmes de son *domus* pour se prémunir de la menace de l'influence pernicieuse du féminin. Les constructions identitaires produites viennent donc de l'économie politique, soit de la hiérarchisation des rapports par le mode de production de la propriété privée. Conséquemment, pour revenir à notre avancée précédente, l'origine matérielle de la formation des rapports sociaux demeure la contradiction de classe et ses rapports de force nés au sein de l'activité concrète des individus. Le mode de production érige donc l'univers ontologique patriarcal (dominé/dominant) et consolide la différence des sexes. Les rapports patriarcaux se forment inclusivement et se cristallisent dans les rapports de l'économie politique du moment. Il est aussi important de souligner que les rapports sociaux de sexe qui ont précédé ne se transforment pas sans réactions violentes des femmes (soit sans résistance, sans contestations de leur part).

Le *pater* revêt un statut juridico-social; ainsi, il n'est pas nécessairement un homme qui a des enfants. Il est donc dominateur (*dominus*) des esclaves et patron (*patronus*) des affranchis. Il obtient son titre dans la mort de son aïeul par la succession du *domus*. Le besoin d'assurer un transfert de richesses d'une génération à l'autre impose le mode de filiation patrilinéaire. Le *pater* intègre son fils dans l'espace de la pratique du politique comme instrument de descendance et de pérennité du *domus*. Thomas Späth, dans *Le pouvoir dans la culture romaine*, l'appelle « l'instrumentalisation masculine des dépendants ⁵ ». En somme, l'homme destitue et assujettit le pouvoir des femmes au sein du clan pour assurer la distribution inégale des richesses, de père en fils. Ainsi, la famille

4 RIOT-SARCEY, Michelle. 2010, « De la différence des sexes, Le genre en Histoire », Bibliothèque historique Larousse, France, 287 pages.

5 *Ibid.*

patriarcale est introduite comme un mode d'organisation pour reproduire l'organisation de classes. En d'autres mots, elle fonde la société esclavagiste et elle est un présupposé du mode de production. De ce fait, elle consolide l'oppression des femmes. Les femmes se retrouvent donc mobilisées et enfermées dans un rapport de domination avec les hommes pour garantir la reproduction de la main-d'œuvre et la production de descendants possesseurs de la propriété privée. Précisons que les femmes esclaves sont réduites au statut de femelles possédées et échangées comme des objets de travail par les *paters* (notons que la capacité à enfanter d'une esclave lui donne une valeur supplémentaire par rapport à l'esclave mâle); le travail des femmes subalternes est directement extorqué par les propriétaires pour leur enrichissement. Par ailleurs, les femmes de patriarches assurent la reproduction des rapports de propriété, comme objets produisant de la descendance. Ainsi, les femmes, qui avaient le contrôle de leurs naissances avant l'arrivée de la société de classe, voient usurpées leur pouvoir pour cause des nécessités du mode de production. Nous soulignons ici que les femmes ne sont pas un groupe homogène et transhistorique. Par exemple, les femmes athéniennes occupent des fonctions religieuses dans la cité qui composent à l'époque des leviers de lutte. De ce fait, nous soulevons que la division du travail au sein de la société de classe produit des rapports de production spécifiques pour les femmes subalternes et les femmes de patriarches. Elles sont cependant reliées par une condition universelle; celle de se construire comme outil au service des hommes. La reproduction se retrouve conséquemment nouvellement contrôlée par la classe des hommes sous le droit romain. La mythologie gréco-romaine, suivie par l'imaginaire judéo-chrétien, contribue à naturaliser ce nouvel ordre social. Le pouvoir de la reproduction est par conséquent repris par les hommes pour le maintien et la régulation de la propriété privée. La réclusion des femmes dans la sphère privée la construit alors comme une propriété privée. Elle livre à la société un travail qui est approprié au collectif de par un processus de naturalisation de son inadéquation au travail publique, autant dans sa condition d'esclave que de femme de *pater*; cela au sein de son identité féminine.

Ce qui nous amène au concept de *sexage* de Colette Guillaumin, élaboré dans son œuvre *Le corps construit*⁶, relatant la forme spécifique, sexuelle, de l'esclavage dont les femmes sont victimes et complices malgré elles (ce que Marx appelle l'aliénation produite dans la relation maître/esclave). Ainsi, la femme se construit comme un bien commun appartenant au collectif, à son mari, à son père, à ceux qui exercent le travail dans la sphère publique. Elle ne s'appartient pas. Elle se construit comme une matière, un outil au service d'autrui. Elle ne différencie pas sa personne de sa force de

6 GUILLAUMIN, Colette. 1992, «Sexe, race et pratique du pouvoir» In *Le corps construit*, Paris, Côté-femme édition, 239 pages, extrait p.117-124.

travail, elle existe seulement dans le travail, d'abord sexuel et reproductif. Le féminin est une identité qui se forme dans les rapports de l'économie politique et, de ce fait, nous soulignons qu'elle est réduite à un instrument dans la société de classe.

1. Par le temps: son temps ne lui appartient pas, elle ne poinçonne pas; son temps de travail est distribué et monopolisé en dehors de son contrôle.
2. Par des produits du corps: ses enfants ne portent pas son nom; les enfants sont marchandés dans le mariage et le travail par le père; mise en vente pour services sexuels.
3. Par le sexe obligatoire: le devoir conjugal: la jupe marque la disponibilité en tout temps du service sexuel.
4. Par la charge physique du monde invalide qui l'entoure: bébés, enfants, vieillards, handicapés et hommes valides.

Les femmes sont donc en position de réceptivité, de séduction, de possession. Dans une posture passive, elles attendent d'être achetées, consommées, enfantées, utilisées à des fins pour lesquelles elles n'ont pas de pouvoir décisionnel. La société de classe a amené les hommes à imaginer des projets politiques et guerriers dans le désir de conquérir des peuples et d'acquérir de nouveaux territoires. Ainsi, les femmes sont devenues des outils de reproduction pour les projets guerriers de la classe politique des hommes et ainsi assurer une descendance, une continuité au projet politique. Nous remarquons dans les sociétés marchandes que le travail des femmes produit à l'extérieur de la famille est rémunéré, comme les nourrices, les ménagères, le travail au champ. Dès qu'une femme est mariée, elle livre un travail gratuit qui ne le serait pas dans un autre rapport. À l'heure actuelle, lorsqu'elle se marie, elle ne négocie pas de contrat de travail, de condition salariale. Elles sont échangées, depuis ce temps, comme des objets du père au mari et lorsque le mari meurt, il y a le fils, l'oncle ou le frère du mari qui la prend en charge. Elle est considérée comme un objet à posséder, elle doit donc être sous tutelle d'un homme de sa communauté. Elle est considérée comme un être dépourvu de la faculté de penser par lui-même et de raisonner. Une infrastructure matérielle organisée en molécules familiales forme alors des rapports de classes économique et de sexe. Ainsi, l'étude de l'origine du patriarcat du haut de nos temps contemporains pointe le développement de la société de classe comme responsable important de la désagrégation du pouvoir des femmes. Du point de vue du pouvoir patriarcal, elles n'ont jamais été en position naturelle pour diriger le destin politique et économique des sociétés, mais une approche matérialiste de l'histoire des femmes nous révèle qu'elles ont influencé le destin politique et économique par leur contribution à la lutte des classes.

« Le patriarcat a Dieu de son côté !⁷ »

En dernière instance, nous allons nous pencher sur la superstructure idéologique qui émane du régime patriarcal en survolant le mythe de Pandore et le récit biblique de la chute. Les symboles et les valeurs qui en découlent forment le féminin. Une caractéristique de cet ensemble ontologique repose sur le dénominateur de la sexualité. Les femmes sont inaptes à l'exercice du pouvoir parce qu'elles sont réduites à un sexe et, donc, à une fonction de reproduction. Pandore représente un ensemble de symboles qui réfère à ce qui a entraîné les hommes dans le mal, la maladie, la calamité, la perte. Le poids de la vie sur Terre provient du sexe féminin et, de ce fait, est le talon d'Achille de la condition masculine. Dans le mythe grec, Zeus a envoyé Pandore pour piéger les hommes. L'homme se réserve le potentiel de diriger l'humanité et les femmes parce que la sexualité est avilissante et de sexe féminin. Le mythe de Pandore fonde le féminin dans le péché originel et fait de sa sexualité la cause de la perte de l'humanité. Le récit d'Hésiode, *Les travaux et les jours*, raconte le mythe de Pandore: Zeus, qui symbolise la figure du père, punie Épiméthée, son fils, qui menace son autorité en lui envoyant le mal sous la forme des organes génitaux féminins. Une femme lui amène la boîte de Pandore et lorsqu'il ouvre la boîte sous forme de vulve et d'hymen, il se tue parce qu'il ne supporte pas la connaissance que cela lui procure au-delà de sa curiosité satisfaite. Pandore porte une couronne de fleurs et un diadème orné de créatures de la mer et de la terre. Elle représente une déesse de la fertilité, de la Méditerranée. Le malheur qui s'abat sur les hommes est attribué à l'arrivée de Pandore dans toute la sexualité qu'elle symbolise selon Hésiode. Ici, nous comprenons l'imaginaire grec comme une chose émanant des rapports de force au sein des rapports de classes de sexe. Cette lutte est le résultat des dynamiques de classes soumises au besoin de contrôle de la reproduction pour assurer la pérennité de l'ordre social.

La société primitive pratique sa misogynie par le biais d'interdits et de tabous qui se développent en mythes explicatifs. Ceux-ci se transforment dans les cultures historiques en rationalisations éthiques, puis littéraires, et à l'époque moderne en explications scientifiques susceptibles de justifier la politique sexuelle⁸.

En suite, nous allons survoler le récit biblique de la chute qui compose l'origine de l'imaginaire judéo-chrétien. Cet archétype, vu précédemment dans une version similaire, compose la culture occidentale et, dans un même sillon, la tradition patriarcale. Le mythe d'Adam et Ève a changé de sens plusieurs fois au cours de la tradition orale. Dans une première version, Adam et Ève sont créés en même temps et, par la suite, Ève est créée avec une côte d'Adam. Au sein des mythologies et des productions folkloriques de l'ère primitive, nous remarquons qu'il se discute le thème de la

7 MILLETT, Kate. 1969, « La politique du mâle, des femmes Antoinette Fouque », Paris, 521 pages,

8 *Ibid*, pp.73.

sexualité. Le fruit interdit goûté par le couple, sous les encouragements de Ève qui refuse d'écouter le serpent, met métaphoriquement la femme responsable de la perte de l'humanité, son expulsion du paradis. Lorsqu'elle goûte à la connaissance du bien et du mal, elle commet la première faute de l'humanité. L'avertissement donné par Dieu de ne pas goûter le fruit n'a donc pas été respecté par Ève, ce qui la met en position de subalterne et la rend marginale, inadaptée. Kate Millett explique à ce sujet que souvent est associé dans la Bible connaissance et sexualité. De plus, en hébreu, manger (לאכול) et coït (משגל) revêtent des similarités. En somme, dans l'univers symbolique qui construit l'imaginaire patriarcal occidental, femme, sexualité et péché forment la trame de l'identité féminine et la frontière de la différence des sexes. De plus, l'homme qui se fait duper par l'amour qu'il porte à sa femme fait de ce mythe un promoteur de valeurs construisant l'identité masculine, soit un homme carrément déresponsabilisé de son geste et infantilisé dans le rapport amoureux. Le rapport social de sexe souhaité dorénavant va demeurer la domination de l'homme sur la femme. Ainsi, pour reprendre les paroles de Simone de Beauvoir, le premier sexe était né, soit le masculin. Le féminin, soit le deuxième sexe, le sous-sexe, le sexe destitué est conséquemment enfermé, limité, dominé pour le bien de l'humanité. Ève et Pandore sont donc des déesses destituées de leur pouvoir, considérées néfaste pour l'humanité. Leurs histoires ne font qu'exposer la transformation des rapports sociaux de sexe de l'époque produite dans les nouveaux rapports de l'économie politique. Ainsi, dans le passage de l'aristocratie à la monarchie, de la mythologie grecque à la religion judéo-chrétienne et dans la production du droit romain se consolide la différence des sexes dans un ordre hiérarchique. La haine interposée entre le masculin et le féminin exprime les rapports de force au sein des rapports de classe de sexe.

Bibliographie

Monographies

RIOT-SARCEY, Michelle. 2010, « De la différence des sexes, Le genre en Histoire », Bibliothèque historique Larousse, France, 287 pages.

DE BEAUVOIR, Simone. 1949, « Le deuxième sexe, T.1. les faits et les mythes », Éditions Gallimard, 408 pages.

MILLETT, Kate. 1969, « La politique du mâle, des femmes Antoinette Fouque », Paris, 521 pages.

Articles internet

Sharon Smith, « Les origines de l'oppression des femmes », Traduit et adapté par John Mullen, Le texte original a été publié dans *l'International Socialist review*, Consulté le 2 juin 2011: <http://tintinrevolution.free.fr/fr/smithorigines.html>